

L'enfance, délicatement adulte

THÉÂTRE • «*Quartier lointain*», qui adapte à la scène le langage visuel d'une BD, marie émotion et grâce. A Genève, puis à Lausanne.

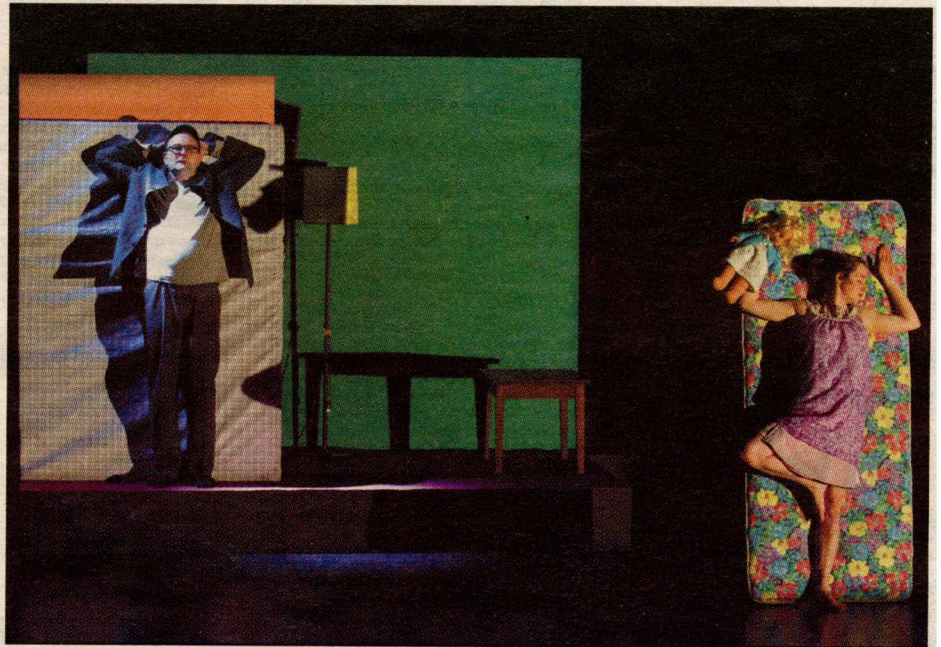
DOMINIQUE HARTMANN

Revivre, adulte, des instants-clés de son enfance, c'est le chemin tenté que poursuit parfois notre mémoire bringuebalante et nos rêves de réparations. Ce voyage, l'auteur de manga Jiro Taniguchi l'a fait en plongeant son héros de 48 ans, Hiroshi, dans son corps de jeune garçon. Avec sa Cie STT, le jeune metteur en scène – et artiste associé à la Comédie – Dorian Rossel s'est emparé de l'univers tendre et bien peu théâtral de l'écrivain japonais, le transposant à la scène avec humour et efficacité dans *Quartier lointain*. Programmé par La Comédie, ce très joli spectacle, qui a ses instants de grâce, est à voir à Genève jusqu'au 8 mars au Théâtre du Loup puis du 12 au 22 mars au Théâtre de l'Arsec, à Lausanne.

«Le spectacle doit en premier lieu apparaître comme quelque chose d'accessible, écrit Dorian Rossel, et générer une évidence de plaisir et de partage.» Le pari est réussi: avec l'évocation enlevée et burlesque propre à l'univers de la BD, avec l'émotion, aussi, générée par la confrontation intime d'un homme avec l'enfant qu'il a été. Mais l'évidence se double d'un plaisir esthétique. Car pour sa libre adaptation du manga japonais (traduit par «*Quartier lointain*») de Jirô Taniguchi, Dorian Rossel a su conjuguer les atouts du langage visuel – comme ces changements de perspectives que manipulent à l'envi les illustrateurs et ceux du théâtre. Il ne se contente donc pas de transcrire l'histoire imaginée par Taniguchi, mais en conserve partiellement le mode de narration, spécifiquement non-théâtral, et explore le visuel au théâtre et les ressources propres à la BD (le ralentissement de l'action, l'épure visuelle, les travelling aisés entre passé et futur, par exemple).

Un désir de disparition

Quitte à passer de deux à trois dimensions, autant s'en amuser un peu: Rossel bouleverse ainsi horizontale et verticale – plantant sur un socle de gazon ses comédiens couchés au sol – et invite le public à un autre regard. La sobriété des dessins de Jirô Taniguchi, il l'a réservée aux décors, épurés, à l'enchaînement des scènes, sveltes et souvent inattendu. L'univers qu'il propose est plus vivant, plus cocasse et coloré que celui du manga dont il s'inspire, auquel il donne rythme et vigueur, notamment en le narrant au présent, dans l'imédiateté théâtrale. Et le strict périmètre des cases dessinées jubile ainsi sur la scène du Loup, où déboulent les anciens camarades d'Hiroshi, son amoureux, sa famille. Ainsi que son père, qui finira par s'en aller.



Mathieu Delmonte et Elodie Weber dans «*Quartier lointain*». CAROLE PARODI

Car le jeune Hiroshi a vu un beau jour partir son père, et le voyage de l'adulte dans son passé apparaît comme une occasion inespérée d'empêcher ce départ inexplicable – et de modifier le cours du destin. En soumettant cette expérience enfantine déchirante au regard d'un homme de 48 ans, Taniguchi fait naître un questionnement qui modifiera effectivement le destin du héros. Peut-on agir sur le destin des autres, agit-on par choix ou par nostalgie, que sait-on de ces parents? Ces questions, Hiroshi adulte, lui-même père de deux enfants, les mûrit au fil de l'œuvre et mesure son propre désir de disparition – même passagère – à l'aune de celle de son père.

Le rythme et la légèreté de ce récit émouvant doivent beaucoup à la décision de le répartir sur tous les comédiens (Elodie Weber, Delphine Lanza, Matthieu Delmonte, Rodolphe Dekowski, Xavier Fernandez-Cavada, Karim Kadjar), qui font rebondir les rôles comme des bulles légères, sur une musique originale de Patricia Bosshard. Ils sont drôles, justes – qu'ils fassent le chien, l'amoureuse d'Hiroshi ou le camarade dont le héros sait déjà qu'il disparaîtra bientôt – et savent laisser agir le blanc des cases dessinées par Taniguchi.

Toucher tous les publics

Le choix d'adapter un manga à la scène n'est pas hétéroclite pour le metteur en scène, dont la recherche scénique se dé-

roule à l'écart des œuvres spécifiquement théâtrales. Avec *Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir* (à voir à l'Arsec du 10 au 15 mars), il exploite le scénario du film de Jean Eustache, *La Maman et la putain*, avec *Panoramique intime*, il adaptait à la scène un texte en prose de Stéphanie Katz. Pour son premier spectacle au sein d'un théâtre institutionnel – Dorian Rossel a jusqu'ici travaillé plutôt dans le théâtre indépendant, notamment au Théâtre de l'Usine –, le metteur en scène ne s'est pas facilité la tâche: la matière dramatique du texte choisi est mince – elle se résume aux allers-retours entre les deux vies d'Hiroshi ainsi qu'aux émotions intérieures du héros – et la narration non-convenue, alors que le théâtre dispose d'un moyen tout trouvé pour l'introspection, le monologue intérieur. Rossel ne s'est pas laissé impressionner ni par les attentes qui ont sans doute pesé sur lui, ni par le changement de public. Son désir de faire un théâtre qui touche tous les publics, qu'il évoquait récemment, n'a pu qu'y être bénéfique.

Jusqu'au 8 mars, au Théâtre du Loup, 10 ch. de la Gravière, Acacias, rés. ☎ 022 320 50 01.

Le 1^{er} mars dès 11h30 aura lieu l'un des traditionnels brunchs de la Comédie, «*Secrets de famille: une histoire de fantômes?*», avec notamment R. Neuberger, thérapeute de famille, D. Rossel, metteur en scène, C. Corajoud, dramaturge, et les acteurs de *Quartier lointain*.

Du 12 au 22 mars, à l'Arsec, 57 rte de Genève, Lausanne, rés. ☎ 021 625 11 36 ou reservation@theatre-arsenic.ch